

France; j'ai voulu ensuite rendre hommage au dévouement et au courage des hommes illustres qui, tenant le drapeau français d'une main, et le plus souvent la croix de l'autre main, ont été les pionniers de l'influence française. Que n'aurais-je pas encore à dire sur ce sujet, pour terminer par la découverte des Montagnes Rocheuses en 1742 par Gauthier de Varennes, sieur de la Vérendrye, suprême étape des courses de nos compatriotes dans l'Ouest ? Je suis arrivé à la partie douloureuse de ce récit historique, le déclin progressif de notre colonisation, sa fin aux cris de « Vive la France ! » poussés, hélas, par des mourants, mais auxquels devait répondre la voix de l'avenir.

1689, l'année funèbre, porte encore dans les fastes du Canada le nom d'*année du massacre*. Les Iroquois ont repris « le sentier de guerre » ; un chef indien, Kôndiaronk (le rat) auquel il faut reconnaître un véritable génie, et dont la vie mériterait d'être racontée, fait revivre chez les sauvages la haine des Français. La guerre prend un caractère plus acharné encore alors que l'Angleterre, rompant avec la France, après le détronement de Jacques II, soutient ouvertement les cinq nations Iroquoises. — La nuit du 5 août, 1,400 Iroquois débarquent à Montréal au milieu d'un orage ; ils se placent à la porte de chaque maison ; un signal est donné, et tous les habitants sont massacrés ou périssent dans les flammes, à l'exception des victimes réservées pour de plus horribles supplices. Pendant deux mois, les Iroquois restent maîtres du pays, qu'ils mettent à feu et à sang. Le gouverneur, M. de Denonville, perd la tête